

LES AMIS DES ARCHIVES

de la Haute-Garonne



11-14, bd Griffoul-Dorval 31400 TOULOUSE
Tél. le mercredi après-midi : 05.62.26.85.72
Site internet de l'association : www.2a31.net

Tél. Archives départementales : 05.34.31.19.70
Fax : 05.34.31.19.71
Site internet : www.archives.cg31.fr
E-mail : archives@cg31.fr

PETITE BIBLIOTHÈQUE n° 147

(SUPPLÉMENT A LA « LETTRE DES AMIS » N° 215 du 31 octobre 2005)

Henri MONTAUT

Un authentique poète toulousain injustement tombé dans l'oubli

par Daniel RIGAUD

Une fois n'est pas coutume : cet article sera l'occasion de citer quelques vers d'occitan dans notre publication, car je sais que parmi nos Amis figurent pas mal de pratiquants...

Dans quelques semaines, le 10 janvier 2006 sera le centenaire de la date anniversaire de la mort d'Henri Montaut, alias l'Anric del Busca, ou encore Pantaléon John, comme nous le verrons plus loin.

Il y a environ neuf ans, un heureux hasard me mit en présence, dans la librairie toulousaine rue Peyras, à l'époque encore tenue par madame A. Cau, d'un exemplaire de l'ouvrage fort rare rassemblant l'œuvre en occitan de l'Anric del Busca (références ci-après). Je l'achetai sans hésitation et à sa lecture, je fus immédiatement touché par le style et les écrits de ce poète. En m'intéressant un peu plus à lui, j'appris qu'il passa la plus grande partie de son existence et mourut à 200 m de mon domicile, ce qui a certainement constitué une raison supplémentaire pour étudier cet attachant personnage et son œuvre.

Le seul article à ma connaissance consacré à ce poète est celui publié en août et novembre 1973 dans *l'Auta*¹, soit treize ans après le décès de son auteur Joseph Rozès, dit Rozès de Brousse (1876-1960) ; c'est son fils Paul Rozès qui avait retrouvé le manuscrit d'une causerie que l'ancien président des Toulousains de Toulouse prononça le 30 août 1936. Dans ce texte, J. Rozès de Brousse, qui pourtant avait connu Henri Montaut, avouait à son auditoire que ce qu'il disait ce soir-là (soit 30 ans après le décès du poète) « est entièrement inédit et même n'a pas été facile à reconstituer ». Voilà la preuve que ce personnage, bien que haut en couleur, n'a jamais été médiatisé, pour reprendre une expression actuelle...

J. Rozès de Brousse indique qu'Henri Montaut est né à Toulouse, rue saint Joseph du Busca, le 15 décembre 1862. Étant de nature prudente quant aux informations fournies (mon expérience généalogique sans doute...), j'ai cherché son acte de naissance aux Archives municipales : pas d'acte à ce nom pour la totalité de l'année 1862. J'ai alors recherché aux Archives départementales dans les registres matricules du recrutement militaire et j'ai trouvé la page où figure son dossier :

Dossier militaire² : « N° matricule 1581, classe 1881 : Jean Isidore Henri Montaut, né le 2 décembre 1861 à Toulouse, canton sud, employé de commerce, fils de feu Jean Marie Eugène Théophile Adolphe Montaut et de Jeanne Henriette Marguerite Charouleau.

Sourcils châtons, yeux châtons, front large, nez fort, bouche moyenne, menton rond, visage ovale, 1,62 m.

Dispensé, [fils] unique de veuve.

Passé dans la réserve de l'armée active le 1^{er} juillet 1887.

A pris part à une expérience de mobilisation dans le 59^e régiment d'infanterie du 1^{er} au 15 septembre 1887 ; a accompli une seconde période d'exercice dans le 126^e de ligne du 1^{er} au 25 octobre 1890 ; passé dans l'armée territoriale le 1^{er} novembre 1881.

Réformé n° 2 par la commission spéciale de Toulouse le 4 août 1896 (bronchite chronique et emphysème pulmonaire).

Décédé à Toulouse le 10 janvier 1906. »

¹ N° 398 p. 170 à 173 et n° 399 p. 212 à 218. Je conseille vivement aux personnes qui souhaitent mieux connaître Henri Montaut la lecture de cet incontournable exposé. Le présent article n'en constitue qu'un modeste complément.

² ADHG registre matricule du recrutement militaire 2641 W 14.

J'ai alors facilement trouvé son acte de naissance à Toulouse : n° 2511, du 2 décembre 1861 à une heure du matin, au n° 9 rue des Paradoux : Jean Isidore Henri Montaut, fils de Jean Marie Eugène Théophile Adolphe Montaut, employé (sait signer), et de Jeanne Henriette Marguerite Charlotte Charouleau, couturière ;

et dans la foulée l'acte de mariage de ses parents à Toulouse : n° 431, du 16 juillet 1860 à trois heures de l'après-midi,

Jean Marie Eugène Théophile Adolphe Montaut, 25 ans, né à Avignonet le 21 octobre 1834, peintre vitrier domicilié à Toulouse, n° 1 rue saint Géraud, fils de Pierre Paul Henri Montaut, agent voyer cantonal, domicilié à Lanta et de Jeanne Victoire Rouaix, décédée, procédant en vertu de trois actes respectueux et formels faits à son père les 25 février, 28 mars et 30 avril pardevant Me Mestre, notaire de Lanta, avec Jeanne Henriette Marguerite Charlotte Charouleau, 28 ans, née à Toulouse le 21 novembre 1831, couturière, domiciliée n° 9 rue des Paradoux, veuve d'Eugène Alexandre Messner, tailleur, fille de Jean Pierre Charouleau, tailleur, décédé, et de Jeanne Marie Joséphine Marestang, ménagère, domiciliée avec sa fille.

Il n'y a pas eu de contrat de mariage. Les époux légitiment leur fille Augustine Léontine Henriette, née le 13 décembre 1859 à Toulouse.

Un des témoins était Isidore Charouleau, 30 ans, tailleur, qui était un frère de l'épouse. Les époux, la mère de l'épouse et le témoin ont signé.

Dans une de ses poésies, *Uno lixou d'anatoumio*, il fait référence à son enfance passée dans le quartier de la Dalbade, ce qui correspond parfaitement avec l'adresse indiquée dans son acte de naissance au n° 9 rue des Paradoux. On apprend dans l'acte de mariage de ses parents qu'il avait une soeur aînée, légitimée par ses parents le jour de leur mariage. Je n'ai pas trouvé d'acte de décès dans les quinze ans qui ont suivi sa naissance à Toulouse. Pourtant, elle doit être morte en bas-âge puisqu'elle n'apparaît pas dans les recensements de 1872, 1876 ni 1881. Qu'est-elle devenue ? Si un de nos Amis peut apporter la réponse, nous la publierons ultérieurement.

Profession du père : J. Rozès de Brousse nous dit qu'il était comptable ; j'ai pour ma part trouvé peintre en bâtiment en décembre 1859, puis peintre-vitrier en juillet 1860, employé en décembre 1861 et peintre-vitrier à son décès en 1869.

Profession de la mère : sans profession en 1869 au moment du décès de son mari, puis couturière et giletère.

Enfant, Henri Montaut est élève à l'école gratuite des Frères des écoles chrétiennes (École Saint-Exupère), rue du Jardin des Plantes³. Comme il le dit lui même dans une de ses poésies, il apprend un métier à treize ans. Ce fut un autodidacte doué qui s'instruisit grâce à ses nombreuses lectures (beaucoup de poésies) ; il admirait particulièrement Victor Hugo.

Il perd son père lorsqu'il allait avoir huit ans, le 5 novembre 1869 ; il habite alors au n° 6 allées Saint-Michel ; au recensement de 1872⁴, on le retrouve avec sa mère, giletère, au n° 23 des mêmes allées, puis en 1876 toujours avec sa mère, couturière, au n° 6 de la rue Saint-Joseph (il est employé) et en 1881, encore avec sa mère, giletère, au n° 18 de cette même rue (il est alors employé de commerce).

Henri Montaut était représentant (voyageur de commerce pour reprendre le terme utilisé à l'époque) en chemises, cols, cravates, etc. pour Charles Fabre, grossiste, 16 rue de la

³ Actuelle rue Lamarck.

⁴ AMT recensement 1872, canton sud, cote 1F 52.

Bourse⁵ et se déplaçait pour ses tournées dans le sud de la France (Languedoc, vallée du Rhône, etc.).

En avril, mai et juin 1885, il effectua un voyage en vélocipède dans le sud de la France et l'Italie. Voilà déjà une preuve d'originalité ! Certains poèmes en français ont été rédigés durant ce périple.

Il souffrait depuis longtemps d'une bronchite chronique ; sa maladie évolua en tuberculose (appelée à l'époque phtisie pulmonaire). Son état s'aggrava au fil des années et il finit par comprendre qu'il était condamné à court terme. Dans son œuvre en occitan⁶, en voici plusieurs preuves :

- dans *Dedicaço per l'aimado* (un de ses plus émouvants poèmes, empreint de mélancolie, qui s'adresse à sa compagne) :

« (...) Mès se le mal cruèl que lantomen me gagno,
Que curo mous palmous è que me les rougagno
Me fa lèou madur pel' toumbel,
Quand, al camp del repaus mai flourid pes' novembres,
Le palle foussouiur per receoure mous membres,
Aoura crusad un traouc novèl ;

Quant la perfido Mort brisara la cadeno
Que nous ten estacads..., quand, coumo uno amo en peno,
Soulo, tournaras camina
Joux les platanos blancs de nostros esplanados
Ount entendioi, ravid, dins nostros passejados
Toun rire perlad s'egrena ; (...) »

- dans *Mesuros de countrole* :

« Quand la mort tranchara mous jouns dambe sa dalho,
Quand chez iou dintraran les sinistres *faissières*⁷,
Coumo l'on vei plana sur un camp de batalho
Escourbasses gloutouns è vaoutours carnassiers,
Vous aous qu'assistarèts à moun ouro darnièro
Per adouci per iou l'amartumo del sort,
De pou de *falso-douno* escoutats la manièro
De save, sans erro, s'es vertad que soui mort : (...) »

- dans *Ouro negro*, où il exprime sa souffrance quotidienne causée par cette maladie qui l'empêche de profiter de la vie :

« (...) La docto Facultat m'a mes à la tisano !
Moun Diou ! que soui punid de pas poude pinta !

⁵ Cette maison de négoce en gros déménagea en 1904 au n° 40 de la rue Roquelaine.

⁶ L'Anric del Busca, *Cansous è pousios toulousènos*, Toulouse, G. Berthoumieu imprimeur, 1904.

J'ai respecté la graphie non normalisée et la typographie originales de ce livre pour la totalité des vers cités dans cette publication.

⁷ Le mot signifie portefaix, mais ici il désigne les hommes qui portent le cercueil.

(...) respiri dambe peno,
 Toutjoun al ganitèl quicon ven me grata ;
 Soui gamad, enraoucad, poulsi, soui court d'aleno ;
 Moun Diou ! que soui punid de pas poude canta !
 (...) Oh ! perqué la santat fusquet tant lèou ravidò
 Al troubadour del vi, del printems, de las flous ?
 Èri pas arrivad à l'estiou de ma vido
 Que dejà couneissioi le mal è sas doulous ;
 Puisque devi pas mai counserva l'esperenço
 Que le tems è les souèns adouciran moun sort,
 È que, soulo, la mort sera ma delivrenço,
 Amigo, prègo Diou de m'envouia la mort !
 (...) Quand jogon al teâtre uno pèço insipido,
 Planis s'en van avant qu'acaten le ridèou.
 Laisso-me replounja dins la nèit eternèlo
 Dount valio pla milhou que sourtisquessèi pas !
 Regrètes pas per iou la minuto cruèlo
 Ount me desquilhara la dalho del Trepas !
 Joux le tèrte ount la flou del printems vendra naisse,
 Aourèi pas mai, del mens, l'oucasioi d'enveja,
 Le refrèn defendud, le vi que cal qu'on laisse
 È l'Aimado qu'on pot pas mai poutouneja ! »

- dans *Cap de l'an paièn* :

« Amigs, quand tournara le joun anniversari
 Del joun ount vous farèi moun salut eternèl,
 Se voulèts escouta moun counsel salutari,
 Celebrats-le jouious pus lèou que soulannèl :
 Aprèp ave pourtad calcos flous sur ma toumbo
 Anats al restaourant vous foutre un cop de naz ;
 Davant les plats fumants touto tristesso toumbo
 È quand larmejarots ressucitaroi pas !

Dins un boun repais ount vostos figuras
 Resplandiran de gaietat,
 En vous rapelan nostros avanturos,
 Bevèts un cop à ma santat ! (...) »

- dans *A mous lectous è à mas lectriços* (qui est le dernier poème du recueil, daté du 24 janvier 1904) :

« O vousaous qu'avèts fait à ma muso moudèsto
 Le grand aounou d'aougi sous cants sans pretencioi,
 (Refrèns gais qu'èi pounduds souven dins l'affliccioi
 Car le moumen del saout fatal per iou s'aprèsto) ;

Quand vous aourèi quitads, s'un souvenir vous rèsto
 Del troubadour rustique è sans erudicioi,
 S'a pouscud calques cops fa vosto distracciou,
 Quand serèts ataoulads un souèr d'aimablo fèsto,

A l'ouero out la cansou que jalhis del gousiè
Joux la trelho daourado ou l'embaoumad rousiè,
Fa que les èls pendards de las bèlos s'alumon,

Seguissèts le counsel de la pajo à coustat :
A la caudo minuto out les veires se tumon,
Amigs ! bevèts un cop... ou dus à ma santat ! »

Il mourut au Busca le 10 janvier 1906 à quatre heures du soir, d'un emphysème pulmonaire, au n° 5 de la rue des Arènes⁸, à l'âge de 44 ans, dans la maison de celle qu'il avait tendrement aimée toute sa vie, Élisabeth Marie Izard, appelée Éliisa ou Lisotte, repasseuse, née le 8 mai 1862 à Toulouse, qu'il avait épousée religieusement *in extremis*⁹. Les obsèques du poète eurent lieu sur sa paroisse, l'église Saint-Exupère, le vendredi 12 janvier 1906 à neuf heures du matin.

Dans le registre des cimetières, à la date du 12 janvier 1906, il est noté sous le numéro d'ordre 2, numéro d'état civil 102 : « Montaut Jean, 44 ans, rue des Arènes, Terre-Cabade, section 3, division 4, tombe 13 544 » ; dans la colonne observations, on peut lire : « à réserver pour exhumation, construction de caveau Prat Romeville Izard ». Malheureusement aujourd'hui, après vérification auprès des archives de ce cimetière, il n'y a plus trace de sa sépulture à cet emplacement, ce qui empêche de suivre en partie le conseil qu'il donnait dans le couplet ci-dessus de *Cap de l'an paièn* (*i.e.* lui porter des fleurs sur sa tombe).

Il était d'un naturel très modeste, parfaitement conscient des imperfections de son occitan parsemé de gallicismes, mais qui reflétait à merveille l'authentique patois toulousain parlé par les gens du peuple au tournant du XIX^e au XX^e siècles. Ce sont des clichés pris sur le vif de la vie populaire toulousaine qui nous sont présentés, avec leurs personnages hauts en couleurs¹⁰.

A deux reprises, il « s'excuse » auprès de Frédéric Mistral qu'il appelle « Maître », mais on sent bien poindre une touche non négligeable de moquerie dans ses propos, ce qui nous fait comprendre que si l'Anric del Busca était naturel et d'une grande modestie, ce n'était certainement pas le cas du grand Frédéric qui, imbu de sa personne, avait probablement un peu froissé son amour propre lorsqu'il l'avait rencontré :

- dans *La Mansuèlo*¹¹, où il a rajouté à la fin du poème le dernier couplet que voici avec une note de bas de page, expliquant que Mistral lui avait signalé que le terme *mansuèlo* était incorrect et devait être remplacé par *mesadièro* :

⁸ Actuelle rue Georges Picot.

⁹ Cette information était fournie par J. Rozès de Brousse ; j'ai contacté les Archives diocésaines qui n'ont pas trouvé trace de ce mariage sur la paroisse Saint-Exupère dans les mois qui ont précédé son décès.

¹⁰ Citons : *la peissounièro embufecado*, morceau d'anthologie avec un chapelet d'insultes adressées par une poissonnière du marché de la place du Capitole à une cliente délicate et difficile ; *la pelharoto del pot-échut*, où l'on voit apparaître sous nos yeux comme dans un film cette chiffonnière alcoolique ; *le Rivierou*, personnage incontournable du paysage toulousain des années 1900-1920, chargé d'attraper les chiens errants ; *la griseto de Toulouso*, à la gloire des jeunes ouvrières toulousaines jolies et naturelles ; *la sibado*, etc.

¹¹ Avec Albert Bedouce (alors conseiller municipal), Armand Sylvestre et quelques autres amis (Félix Haille dit el Féliçou de la Daourado, Théodore Casteres dit Couquet, Pierre Armaing, le peintre Fernand Chapelet, Émile

« A prepaous :

La *Mansuèlo* es un banquet
Que deou s'apela : Mesadièro.
Mistral me laissèt tout mouquet (1)
Quand, dambe sa voux trufandièro
Me parlèt de talo manièro :
– La *Mansuèlo* es un banquet
Que deou s'apela Mesadièro.

(1) Dans un entretien à Maillane, le grand Frédéric Mistral eut la bonté de signaler à l'auteur de ces chansons les nombreux gallicismes qui émaillent ses œuvres et qui proviennent du patois corrompu qui se parle dans les rues de Toulouse, au lieu de la pure et poétique langue d'Oc ; bien que le mal fut trop enraciné pour pouvoir être guéri radicalement et que l'Anric avoue humblement qu'il n'est qu'un patoisan et non un félibre, il saisit avec empressement cette occasion pour remercier le grand poète provençal de sa bienveillance et de ses précieux conseils. (Note de l'auteur). »

- dans *Moun excuso al Mèstre Frédéric Mistral*, où il consacre un poème entier à ses excuses au grand félibre pour être si gauche et si peu instruit. Il compare Mistral à un rossignol tandis que lui n'est qu'un vulgaire moineau...

Avant le début de ce poème, il a cité deux vers de Lafontaine :

« Ne forcez pas votre talent
Vous ne feriez rien avec grâce ! »

« Mèstre ! soui un rural, podi pas me cambia :
Parli le gros patouès de ma vilo natalo,
Que les inoucentous de nostro capitalo
È les pudents del Nord traiton de *charabia* !

Digus m'a pas apres la lengo tant poulido
Que servisquèt jadis as prumiès Troubadours ;
Èi pas jamai aoujid qu'aquelo, mens flourido,
Des rustres de Toulouso è de sous alentours ;

Èi pas trop esquissad les bancs de las escolos ;
Avioi pas quatorze ans, qu'aprenioi un mestie ;
Èi grandid à l'azard, coumo las èrbos folos
Que pousson à travèrs les calhaous del sentie ;

Es dins les ateliès, al bal, per las carrièros
Des *barris* toulousèns que me soui educad ;
Moun lengâge es aquel de las grossos faissières
Que porton, le maiti, de descos al mercad ;

Es le rude parla des valents travalhaires

Engerbeau, etc.), il organisa des banquets mensuels (d'où le nom la *mansuèlo*) où l'ambiance ne devait pas être triste...

Que van à lour chantiè (quand fan pas le dilus) ;
Es l'amusant parla des jouissurs pescaires
Que survehon lour « cop » couchads countro un talus ;

Le pelharot que cour, sa saco sur l'esquino,
Le manovro narcouès que servis les maçous,
Le *cirou*¹², le cochè, la griseto couquino
(Aquelò subretout), aqui mous proufessous !

Es aquelò beoutat – la Perlo de Toulouso –
Qu'a souven inspirad ma muso sans faiçou,
Es per la celebra que, d'uno voux jouiouse,
Disi sans pretenciou ma naïvo cansou ;

Per èstre coumpres d'elo, èi adouptat sa lengo,
È se l'escrivi pas tant pla qu'un *Capouliè*¹³,
Poudèts crese qu'es pas aco que la derrenço
Quand rits en l'escoutan, le souèr, à l'ateliè ;

Joux le cèl prouvençal, las *chatos* Arlesiènos
Sount d'illustros beoutats, frescos coumo bouquets,
Mès dins moun car païs, Mèstre, las Toulousènos,
Seloun lour propre terme, « an pas fret as quinquets ! »

Èi tentad de pintra lour regard plen de flamo,
Lour tint roso è flourid, lour poulid pel lustrad,
Lours farços, leurs plases è... le foc que las cramo,
Quand dins lour tendre cor l'amour a penetrad ;

Per vese lour mourrou s'esclaira d'un sourire,
Èi caousid per mous cants lour paraoulis tant gai ;
Èi caousid... ? es encaro une faiçou de dire,
Avioi pas à caousi, n'en savi pas cap mai !

Èi noutad mous couplets dins le but de distraire
Las gens que, coumo iou, n'an pas trop d'instrucciou :
La griseto, ma sor ; le faoubourièn, moun fraire,
Qu'an pas al Pensiounat fait lour educaciou !

Le Felibre pareis à moun âmo rustico

¹² Notre Ami Louis Latour m'a apporté l'explication suivante pour ce terme que je n'avais pas su trouver dans les dictionnaires occitans : « Dans le dictionnaire de Simin Palay, on trouve "insecte" et cela m'a mis sur une piste non pas occitane mais française... Je me suis souvenu en effet qu'au siècle des lumières, le ciron désignait un être infiniment petit, un animalcule... Un dictionnaire Larousse de 1920 décrit ainsi ceux qui vivent dans les détritres, les matières alimentaires, les croûtes de fromage et, par analogie (?), le terme désigne un homme faible... Le *Dictionnaire historique de la langue française* d'Alain Rey lui donne de même "le sens métaphorique d'être humain d'une extrême faiblesse".

Dans le contexte de cette poésie, je traduirais volontiers par "le freluquet", l'italique indiquant bien qu'il s'agit d'un mot français occitanisé. Mais ce n'est bien sûr qu'une hypothèse ! »

¹³ Capoulier : chef de l'école félibréenne, cf. ALIBERT (Louis), *Dictionnaire occitan-français*, Toulouse, I.E.O., 2002.

Coumo un roussignoulet meloudious è pur,
Aousèl un paouc sapient è qu'apren en musico
Les refrèns pla rimads que lanço dins l'azur ;

È iou soui l'acharrat, fil d'uno raço guso,
Que charro coumo un fol, l'estiou, dins le bousquet ;
Soun cant es un jargoun, saquela nous amuso
Quand va, le pioupioutan, de branquet en branquet ;

Savi pla que moun *ovro* es claoufido de faoutos
È qu'èi pas respectad la puro *lengo d'Oc*,
Mès ma Françoun rigolo à s'en teni las gaoutos
Quand la legis, le souèr, al cantou de soun foc ;

Les illetrads aouran facilo la lecturo
De moun *livre en patouès* è n'en rigoularan ;
Les erudits riran de ma... *literaturo* (!)
Mès, coumprendran quand mèmo è me perdounaran :

Parli le dous patouès de ma vilo natalo,
Que les inoucentous de nostro capitalo
È les pudents del Nord traiton de *charabia* :
Mèstre ! soui un rural, podi pas me cambia ! »

Concernant ses poésies en français, j'ai choisi de vous présenter un poème parmi les moins connus d'Henri Montaut ; il a en effet été publié à part sur un feuillet de quatre pages sous le titre : « La mendiante, histoire triste racontée à sa mère par Henri Montaut » ; je le trouve particulièrement émouvant et très loin de l'image de l'insouciant bon vivant gaudriolant à tout va. Il adorait sa mère qui mourut d'ailleurs quasiment deux années après son fils, le 26 décembre 1907, à Toulouse, chez les Petites Sœurs des pauvres, à l'âge de 76 ans.

Si on lit l'ensemble de son œuvre, on sent bien que cet homme très sensible avait le cœur sur la main. Il a écrit ces vers très probablement entre 1900 et 1905, par conséquent peu d'années avant sa mort et se sachant condamné :

Tout ce jour-là j'avais pataugé dans la boue,
Les clients renfrognés m'avaient tous fait la moue :
– Ah ! j'arrivais à point ! – Parbleu, je tombais bien !
« Qu'auraient-ils demandé puisqu'ils ne vendaient rien ?
L'Agriculture était tout à fait désolée ;
l'olive avait le ver, l'amande était gelée !
Les cocons maintenant se vendaient à vil prix,
et le gouvernement l'avait si bien compris
qu'aux sériciculteurs il donnait une prime,
mais c'était une prime insuffisante, infime !
D'ailleurs nos gouvernants ne font tout qu'à demi... ; »
là-dessus, mon client ayant assez gémi
sur les maux du pays, me parlait politique :
Dreyfus, le Panama, le Tzar, la République !

Et terminait toujours ce maussade entretien
par le refrain connu : « Je n'ai besoin de rien ! »
Sur ce, je le quittais, morose, tête basse,
et maugréant aussi je repartais en chasse
chez un autre qui, sans bouger de son fauteuil,
ronchonnant, me faisait encor le même accueil ;
ajoutez à cela la pluie épaisse et drue
qui m'avait constamment escorté dans la rue,
vous verrez quel ennui devait me dominer
lorsque, le soir tombant, à l'heure du dîner,
je rentrais à l'hôtel sans demander mon reste,
les souliers pleins de boue et de l'eau plein ma veste,
le collet relevé, raclant chaque maison,
maudissant l'affreux temps, l'inclémente saison :
– « Sale métier de chien ! Que le diable t'emporte ! »
Tout-à-coup, surgissant de l'arceau d'une porte
et, très timidement me barrant le chemin,
une femme en haillons vint me tendre la main :
– « La charité, Monsieur ! » – « Eh bien ! Ma pauvre vieille,
à votre tour aussi vous tombez à merveille !
En ce jour où je n'ai rien fait, – que me mouiller –
vous donner de l'argent ? Vous pouvez vous fouiller ! »
Ayant mentalement fait ce beau monologue,
sourcils froncés, hargneux comme un vieux bouledogue,
d'un geste brusque, plus que ne le tolérait
l'âge de celle qui tristement m'implorait,
j'écartai de la main la pauvre ahurie,
poursuivant mon chemin vers mon hôtellerie ;
mais je n'avais pas fait trois pas de ce côté,
que je crus me sentir brusquement arrêté ;
mes pieds figés au sol ne pouvaient plus poursuivre
leur marche, j'étais chancelant comme un homme ivre :
cette femme, ô ma mère ! Elle vous ressemblait,
et cette ressemblance étrange me troublait
à tel point que, soudain, un long frisson de fièvre
fit blémir mon visage et tressaillir ma lèvre !
En mon être angoissé plus je vous comparais,
ô mère ! Et plus ses traits me rappelaient vos traits ;
c'étaient vos grands yeux noirs ternis par tant de larmes
et dont le doux regard est encor plein de charmes,
le visage creusé par les lentes douleurs
qui surent en chasser les riantes couleurs ;
votre grand front ridé, votre tête argentée
par la neige des ans, votre bouche édentée,
mais dont le bon sourire a gardé la fraîcheur
de l'époque où vos dents éclataient de blancheur,
vos doigts noueux et secs, vos mains ratatinées,
votre corps incurvé par le poids des années ;
c'était votre sosie, en un mot, que j'avais
repoussé durement dans un geste mauvais !

Par un enchaînement logique de pensées,
et livide en songeant aux douleurs insensées
qui pourraient quelque jour vous assaillir aussi,
un affreux cauchemar m'ètreignit et voici
de quelle vision mon âme fut saisie :

– Je vis mon mal cruel, l'implacable phtisie,
me vainquant et gagnant du terrain chaque jour,
me forçant à garder la chambre et sans retour
m'obligeant à cesser les lointaines tournées
qui procurent le pain de vos vieilles années ;
les maigres quatre sous durement amassés
à des soins impuissants prestement dépensés,
la misère chez nous s'installant en maîtresse ;

– Oh ! les heures de deuil, les heures de détresse ! –
nos meubles de famille allant jusqu'au dernier
ou chez le brocanteur ou chez le chiffonnier ;
les vitres sans rideaux, les armoires vidées,
plus rien ne garnissant nos chambres dénudées,
je vous voyais, prenant avec anxiété
le douloureux chemin du Mont-de-Piété,
pour acheter du pain, engager tout le reste
des objets composant cette aisance modeste
où j'aurais tant voulu voir vos ans s'écouler
jusques au jour où Dieu saura vous rappeler !
Et tandis que votre âme aimante et maternelle,
supportant fièrement cette épreuve cruelle,
gardait le fol espoir de pouvoir me guérir,
inerte en mon fauteuil je me voyais mourir,
torturé par la toux constante, opiniâtre,
accroupi tout le long du jour au coin de l'âtre
où ne se consumaient que de vagues tisons,
regardant sans les voir les mornes horizons
qu'assombrissaient encor les brouillards de décembre,
je me voyais, en la lugubre et froide chambre,
dans ce noir dénuement attendant le Trépas,
conduit par l'affreux Mal qui ne pardonne pas !

Alors vous, dont les doigts tremblotants et débiles
sont pour tous les labeurs désormais inhabiles,
je vous voyais, pour éviter l'horrible faim,
sur la place publique aller tendre la main !
Le soir, à l'heure louche où la fille perdue
provoque du regard les passants de la rue,
où le filou va, loin de l'oeil des argousins,
commettre ses larcins le long des magasins,
sous les coups du vent froid qui transit et qui perce
les vêtements râpés, sous l'inhumaine averse,
vous alliez vous blottir au seuil de quelque hôtel
où se glissait, sournois, le courant d'air mortel ;

pourtant, malgré le vent glacial, la rafale
qui cinglait par moments votre visage pâle,
vous restiez là pour dire au voyageur rentrant
à l'heure du dîner, dans le chaud restaurant :
– « Ayez pitié, Monsieur, de mon enfant malade,
qui fut peut-être un jour pour vous un camarade,
car avant d'être atteint par le mal ravageur
qui le cloue à sa chambre, il était voyageur,
et vous l'avez connu peut-être en vos tournées ;
alors c'était le temps des heureuses journées,
et de Cette à Lyon, de Nice en Avignon,
partout on le citait pour un gai compagnon ;
il avait composé même des chansonnettes
célébrant le bon vin, les fleurs d'or, les grisettes,
et les chantait le soir à ses amis d'un jour ;
hélas ! Ces temps bénis sont partis sans retour ;
un mal épouvantable, un mal dont Dieu vous garde !
l'emprisonne à présent dans la froide mansarde
où la huche est sans pain et le foyer sans feu !
Ayez pitié, Monsieur, et secourez un peu
la mère à cheveux blancs qui tout bas vous implore
pour son unique enfant, pour ce fils qu'elle adore,
qui sous les coups mortels du fléau qui l'abat,
nuit et jour, sans espoir, gémit sur son grabat ! »

Oh ! Dieu, si c'était vrai ? – Si la vision sombre
qui devant mes yeux fous se déroulait dans l'ombre,
devenait quelque jour une réalité ?
Si, pour mettre le comble à ma fatalité,
j'avais le désespoir de vous voir, mendiante !
aller tendre aux passants une main suppliante !
Si, pour me procurer un remède coûteux,
dans l'espoir d'obtenir peut-être un mieux douteux,
une brève accalmie au mal qui m'époumone,
vous en étiez réduite à demander l'aumône,
se pourrait-il qu'un jour quelque joyeux noceur,
quelque bon *Gaudissart*¹⁴, quelque aimable farceur,
demeurant impassible à votre voix sincère,
au lieu de soulager votre noire misère,
répondit, goguenard : – « C'est trop vieux, la Maman !
J'ai les pieds nickelés !... connu le boniment ! »

Ainsi ce gai luron, ce *lascar*, ce bon drille
qui perd sans s'épater l'insipide manille,
qui paie un franc ou deux pour entrer au *beuglant*
dont il sort empesté vers minuit, en réglant
les innombrables bocks qu'une fille de joie,

¹⁴ Personnage créé en 1833 par H. de Balzac dans *l'Illustre Gaudissart (Scènes de la vie de province)*. C'est le type du commis voyageur superficiel et hâbleur (NDLR).

– ô sarcasme des mots ! – aussi bête qu’une oie !
près de lui venait boire après chaque chanson ;
lui qui donne toujours un pourboire au garçon
chaque fois qu’il lui sert un *moka* détestable,
corsé d’un vague *marc*, poison épouvantable !
Ce voyageur qui doit à des clients rétifs
offrir, *pour les tomber*, de chers apéritifs
d’autant plus frelatés que plus cher on les paie ;
bref, ce panier-percé, ce fondeur de monnaie
que son métier oblige à dépenser gaiement
quatre ou cinq francs par jour bien inutilement,
refuserait deux sous à la vieille impotente
qui viendrait l’implorer d’une voix chevrotante,
et lui tournant le dos d’un air rogue ou moqueur
la laisserait ainsi, le désespoir au cœur ?

Cette continuité de scènes désolées
avait glissé devant mes paupières voilées
comme si quelque main eut déroulé dans l’air
un cinématographe aussi prompt que l’éclair ;
et je restais hagard, stupéfait, dans la rue,
comme le boeuf frappé par un coup de massue :
– Non ! c’était trop cruel ! cela ne serait pas ! –
D’un élan spontané je revins sur mes pas
et mettant chapeau bas devant cette pauvre,
d’une voix qu’êtreignait malgré moi la tristesse,
je lui dis humblement ce simple mot : « Pardon ! »
Puis, glissant dans sa main mon trop modeste don,
sans écouter tous les « Merci ! » de la commère,
je m’enfuis murmurant : « Dieu le rende à ma mère ! »

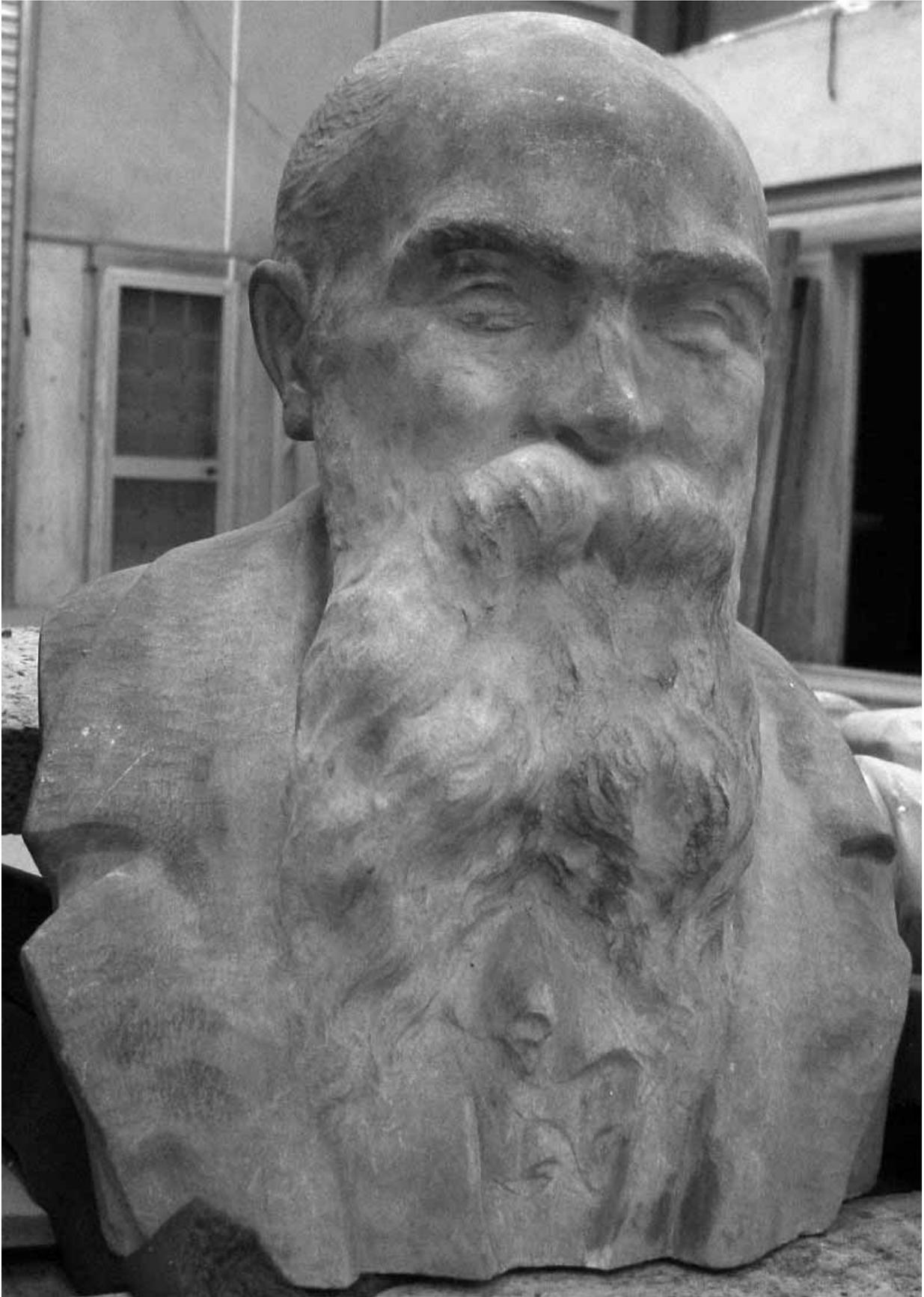
En 1936, la rue saint Dominique dans le quartier du Busca fut appelée rue Henri Montaut et un buste par Georges Vivent¹⁵ fut placé début août sur une pelouse du Jardin des Plantes.

J’ai interrogé le Musée des Augustins et on m’a confirmé qu’il en avait été retiré car le cartel avait été brisé et qu’il avait alors séjourné pendant une durée indéterminée dans la maison du gardien du Jardin des Plantes, avant d’intégrer en 1950 la réserve du Musée des Augustins où il se trouve depuis cette date (numéro d’inventaire RI 1162).

Mme Caroline Berne, de la régie des œuvres de ce musée, m’a très aimablement permis de le photographier pour pouvoir le présenter dans cet article.

Voici donc la photo de ce portrait en marbre, fabriqué du vivant d’Henri Montaut durant les dernières années de sa vie et qui était invisible pour le public depuis environ 60 ans :

¹⁵ Georges Vivent (1871-1949), sculpteur, fut le premier président de la société des Artistes méridionaux.



(photo Daniel Rigaud)

Un portrait huile sur toile daté de 1904 d'Henri Montaut par Jean Diffre (1864-1921) est exposé au Musée du Vieux Toulouse (Inv. 003.0.143) et on peut voir une belle reproduction de ce tableau au début du chapitre III, planche XIII, de l'ouvrage *Les Toulousains racontent Toulouse*, paru fin 2004 aux éditions Loubatières pour le centenaire des « Toulousains de Toulouse et Amis du Vieux Toulouse ».



(photo Daniel Rigaud)

La très rare photographie d'Henri Montaut reproduite ci-dessus figure sur la première de couverture de son recueil *Les secrets du coeur, par Pantaléon John, voyageur de commerce (le jour)*, avec en petits caractères : *Si c'était çà l'Amour ! je voudrais être eunuque !*, chez F. Laclau éditeur, 3 place saint Pantaléon, achevé d'imprimer le 30 janvier 1899 en l'imprimerie Viaelle et Perry, 1 rue du May à Toulouse.

Ce livre se divise en quatre parties : Poésies diverses ; Gerbe pour la reine ; Souvenir d'un voyage en vélocipède dans le sud de la France et l'Italie en avril, mai, juin 1885 ; Les secrets du coeur.

Je n'hésite pas à reprendre la savoureuse explication donnée par J. Rozès de Brousse concernant le pseudonyme Pantaléon John sous lequel Henri Montaut publia ses vers en français : « parce qu'il portait d'ordinaire un pantalon de couleur jaune serin... »

J'ajoute qu'il y avait en plus du jeu de mot, l'analogie entre le prénom Pantaléon et l'adresse de son éditeur, place saint Pantaléon.

C'est certain, ce sacré bonhomme ne devait pas passer inaperçu dans les rues toulousaines en cette fin du XIX^e siècle !



(photo Daniel Rigaud)

Illustration par le peintre F. Chapelet de la chanson *Qui mai, qui mens, toutis un paouc !*

Cansou a beoure,

où on peut voir Henri Montaut dans une de ses positions favorites : levant son verre¹⁶, assis autour d'une bonne table, chantant ou racontant ses histoires à une poignée de fidèles amis.

¹⁶ De vin bien évidemment ! Dans ce poème, il l'appelle la « tisano de Cugnaou », car le terroir de la commune de Cugnaux était favorable à la culture de la vigne et produisait un vin localement réputé. Dans *la Mansuèlo*, il précise que les convives n'y « beben pas d'aigo de Lourdos »...